NOTES ET COMMUNICATIONS

I

ADDENDA

PAR G. BONFANTE
Professeur au « Centro de estudios históricos » de Madrid

A. — LE LATIN « LANGUE DE PAYSANS ».

M. J. Marouzeau, dans un article des *Mélanges Vendryes* (Paris, 1925, p. 251 et suiv.), a, par une intuition que je crois des plus heureuses, défini le latin comme une « langue de paysans [1] ». Cette thèse a reçu, pour le fond, diverses approbations, dont celle de A. Meillet (*Esquisse*, p. 117 et suiv.). Elle a rencontré l'opposition de Schiaffini (*Italia dialettale*, V, 1929, p. 259), qui me paraît peu fondée ; elle a provoqué quelques réserves de A. Nehring (*Glotta*, XVI, 1928, p. 220 et suiv.), qui met seulement en garde contre une conclusion trop catégorique : « Sicher sind sie [die sprachlichen Bilder] für die Denkart einer Sprachgemeinschaft besonders charakteristisch, und man mag Marouzeau zugeben, dass die landwirtschaftlichen Bilder im Lateinischen besonders häufig sind... Alles in allem kann man nur sagen : Marouzeau's These hat von vornherein manches für sich, aber trotz der gewandten Behandlung ist das Resultat... zum mindesten übertreibend » (p. 221).

Je trouve, au contraire, que l'idée de M. Marouzeau est susceptible de maintes confirmations. Je n'en veux présenter ici que quelques-unes, qui me paraissent particulièrement évidentes [2].

I. — Sur *pauper*, le *Dictionnaire étymologique* de Ernout-Meillet dit : « Composé de **pau-per-os* 'qui produit peu', cf. *pau-cus* et *pariō*, et *puer-pera*..., *pauper* a dû se dire d'abord de la terre, des animaux : *pau-*

1. Cf. aussi Weise, *Charakteristik der lat. Spr.*, p. 14 et suiv.; Baehrens, *Skizze der lateinischen Volkssprache*, Teubner, Leipzig 1925, p. 63 et suiv.

2. En laissant de côté, par exemple, un cas comme celui de *pecunia*, dont M. Marouzeau, par un scrupule peut-être excessif, ne tire pas parti, du fait que la relation « troupeau-argent » n'est pas particulière au latin. Je note cependant qu'elle ne se rencontre guère par ailleurs qu'en gotique (*faihu*).

per ager, Tib. 1, 1, 23 (19). » Le mot, qui a beaucoup de dérivés, est en latin, comme on sait, le terme normal pour signifier 'pauvre' (*inops* étant plutôt 'misérable'), et survit dans presque toutes les langues romanes, où il est courant.

II. — En regard de *pauper*, on peut mettre *prosper*, que Ernout-Meillet rapprochent de v. sl. *sporŭ* 'riche', 'abondant', ou plus exactement 'ausgiebig' ['productif'] selon Pedersen (cf. Walde, *Lat. etym. Wörterb.*$_2$, p. 618) et de véd. *sphirá-ḥ* 'feist', 'reichlich', 'viel'. Il me semble au moins très probable que, comme *pauper*, *prosper* s'est dit avant tout des champs, de la terre[1].

III. — La signification la plus ancienne de *crassus* est peut-être celle que nous conservent Caton, *De Agric.*, 6, 1 : *ager crassus et laetus... in agro crasso et caldo ;* cf. 6, 2 : *in loco crasso* (opp. *macer*), v. aussi 8, 1 ; 35, 2 ; 40, 1 ; 50, 2 ; Varron, 1, 24, 1 ; Cicéron, *Pro L. Flacco*, 71 (fin) : *si iam te crassi agri delectabant ;* Columelle, *De arbor.*, 10, 3 ; Pline Nat., 16, 129) ; et enfin Virgile, *Géorg.*, 2, 110 : *crassisque paludibus alni | nascuntur.* On dit encore en italien *terra grassa* 'terrain fertile', cf. aussi fr. *engraisser un champ*. Puis *crassus* s'est appliqué à la nourriture (Vindic. *Med.* 10 nutrimentum] *crassius ac pinguius*) et aux humains (*anum crassam* Plaute, *Pseud.*, 659) ; mais, dans cette dernière signification, les termes plus anciens devaient être *pinguis*, *obēsus*.

IV. — L'adjectif *uetulus*, *uetula* s'est dit anciennement des animaux et des plantes (cf. Wölfflin, *Philologus*, XXXIV, 1876, p. 156 ; Ruckdeschel, *Archaismen und Vulgarismen in der Sprache des Horaz*, München, 1910, p. 17), et n'apparaît d'abord appliqué aux humains que dans la langue familière (exemples de Cicéron, Horace, Martial, Juvénal), avant d'en venir à supplanter presque entièrement *uetus* en fonction d'adjectif, *senex* et *anus* en fonction de substantif.

V. — La relation du verbe *-gregō* (*con-gregō*, *ad-gregō*, *sē-gregō*) avec *grex*, *gregis* (moy. irl. *graig*, gallois *greg*)[2] est évidente ; le commentaire le plus pertinent est celui de Festus, 21, 20 : « abgregare est a grege ducere ; adgregare ad gregem ducere ; segregare ex pluribus gregibus partes seducere ; unde et egregius dictus e grege lectus. Quorum uerborum frequens usus non mirum si ex pecoribus pendet, cum apud antiquos et patrimonia ex his praecipue constiterint, unde adhuc etiam pecunias et peculia dicimus ». On ajoutera les dérivés *gregālis*, 'camarade', *gregārius* (miles), à mettre en rapport avec *ēgregius*, cité par M. Marouzeau, p. 256.

1. On pourrait penser aussi peut-être au groupe de ags. *speornan*, véd. *sphurāti*, lit. *spiriù* (et lat. *spernō*) 'pousser avec le pied', 'repousser', avec le même passage sémantique que fr. *pousser* > *croître* (dit d'une plante).

2. Le Dictionnaire de Ernout-Meillet ne mentionne pas les formes celtiques.

B. — Encore « ae ».

A mon article sur l'apparente diphtongue *ae* de *scaena*, *raeda*, *glaesum*, etc. (*Rev. Ét. lat.*, 1935, p. 44 et suiv.), j'aurais dû ajouter l'observation essentielle de mon cher maître Luigi Ceci (*Rendic. d. R. Accad. d. Lincei*, série VI, vol. III, 1927, p. 149 et suiv.) : « Ecco lo Schulze [*K. Z.*, LI, p. 242] che sorprende il fonema etrusco nel lat. *scaena* dal dòrico σκᾶνᾱ, perché l'etrusco ci dà *calaina* = dòr. Καλάνα. Ma lo jònico σκηνή o può pur sempre èssere a base del lat. *scaena* (*scaina*, *C. I. L.*, I, 1280 ; *skaina* 206, 77). Il latino rende con *ai*, *ae* la pronunzia chiara, il suono aperto del greco η. Un esempio luminoso : lat. *Cumae* = gr. Κύμη, *saepia* accanto a *sepia* per σηπία [cf. ital *seppia*]. E si può pur sempre pensare ad un iperurbanismo. »

Je signale encore le matériel que donne (avec des bonnes observations) Carnoy, *Le latin d'Espagne d'après les inscriptions*, Bruxelles, 1906, 2e édition, p. 81 : *Aesiona* (= gr. Ἡσιόνη), *scaenicis*, *proscaenium*, nominatifs *Trophimae*, *Crysidae* [ajouter *Pusinnicae* à côté du nom. *Politice* dans la même inscription 1993], gén. *Staiaes Ampliataes ;* et à l'époque chrétienne : *zesaes* = ζήσης (prononcé à cette époque ζήστις), *I. H. C.*, 39.

G. Bonfante.

II

VIRGILE ET L'*ILIOUPERSIS* DU PARTHÉNON

par Ch. Picard
Professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut

Les heureuses découvertes de M. C. Praschniker (*Parthenonstudien*, 1928) ont établi récemment, sur toute la frise dorique de la *péristasis* Nord, au Parthénon, la présence d'un sujet continu : la « *Nuit fatale* » d'Ilion, qui est aussi décrite littérairement par Virgile, dans le livre II de l'*Énéide*.

Mais pour bien lire la grande composition de l'Acropole, attribuable sans nul doute à Phidias, il convient de commencer par la métope 32 de C. Praschniker (angle Nord-Ouest), qui est, au vrai, la première dans l'ensemble : l'ordre traditionnel jusqu'après 1928 devant être renversé pour rendre le récit intelligible. Il y a d'abord la Délibération des dieux (mét. 32-30), où Zeus porteur de la balance condamne Troie ; puis l'apparition au ciel de la lune, dans la *deuxième* partie de la nuit, d'après